

Opéra d'été sans costumes d'époque

Pour Musiques en été, l'Opéra de chambre de Genève propose à l'Alhambra une œuvre rare sur un sujet connu: *Romeo und Julie* de Jiří Antonín Benda. Entretien avec Elidan Arzoni, metteur en scène.

LUNDI 9 JUILLET 2018 CHRISTOPHE IMPERIALI



Avec «Romeo und Julie» qu'il met en scène, Elidan Arzoni revient à ses premières amours: l'opéra. FREDERIC GARCIA

LYRIQUE Il est indéniablement une des figures marquantes de la scène théâtrale romande, où il s'est imposé par sa vive intelligence des textes et par son langage scénique radical. Pourtant, l'alliance d'Elidan Arzoni avec le théâtre tient du mariage de raison plutôt que du coup de foudre. Ses premières amours, c'est à la scène lyrique qu'il les a vouées, sans jamais les renier. Enfant, il grimpe sur la scène du Grand Théâtre, notamment pour y incarner le petit Yniold, dans *Pelléas et Mélisande* de Debussy. Après de si beaux débuts, il ne rêve que de chanter un jour Pelléas ou Golaud sur la même scène...

Il travaille sa voix d'adulte, notamment à Liège avec cet immense Golaud que fut José Van Dam, puis à Milan. Mais ses cordes vocales en décident autrement: chanteur privé de voix, il se voit contraint de trouver une autre voie. Et c'est le théâtre qui lui ouvre alors les bras. Après des études au Conservatoire, il se lance dans la carrière, comme comédien et comme metteur en scène. Dès mardi soir, avec l'Opéra de chambre de Genève, Elidan Arzoni met en scène *Romeo und Julie* de Jiří Antonín Benda. Avec l'Orchestre de chambre de Genève dirigé par Franco Trinca, le *Singspiel* en trois actes sera à découvrir jusqu'à samedi à l'Alhambra dans le cadre du festival Musiques en été. Interview.

Pourquoi avoir attendu tant d'années avant de revenir à l'opéra?

Elidan Arzoni: Ce n'est pas un choix, mais une question d'opportunités. Le monde de l'opéra est un univers assez hermétique, dans lequel on n'entre pas comme dans un moulin. Lorsque j'ai été contacté par l'Opéra de chambre de Genève, ça a été pour moi une grande joie, d'autant qu'il s'agissait de faire découvrir une œuvre inconnue, et qui, dès la première écoute, m'a paru d'une très grande qualité musicale, pas du tout indigne de Mozart ou de Gluck et bien supérieure à beaucoup d'opéras de second plan des années 1770-1780. Toutes les parties vocales sont très bien écrites, et il y a notamment un chœur funèbre d'une beauté fulgurante: dès que je l'ai écouté, j'ai compris qu'il y avait vraiment là une perle rare à dévoiler au public.

Ce *Romeo und Julie* de Benda est une adaptation assez libre de l'œuvre (presque) homonyme de Shakespeare, mais qui se limite à une partie de l'intrigue, et où l'affaire finit moins tragiquement que chez le dramaturge anglais?

Romeo und Julie est en effet, en 1776, la toute première adaptation de la pièce de Shakespeare à l'opéra. Il y en aura beaucoup d'autres au XIXe siècle, qui mettront l'accent sur d'autres aspects de l'œuvre. Ici, le livret ne se concentre que sur la dernière partie de la pièce de Shakespeare, et s'achève sur un *lieto fine*, un happy end plutôt bien amené.

Il s'agit d'un *Singspiel*, c'est-à-dire d'une forme où alternent les airs chantés et les dialogues parlés. Comment avez-vous traité les dialogues?

Plutôt que de simplement les traduire de l'allemand, j'ai opté pour une réécriture beaucoup plus radicale. J'ai cherché à condenser les parties parlées au maximum pour conserver leur fonction première: faire avancer l'intrigue entre les airs chantés, où s'expriment les passions. L'idée est vraiment de mettre la musique au premier plan. C'est aussi la raison pour laquelle j'ai choisi de placer l'orchestre sur la scène et de n'utiliser pour le jeu que l'avant-scène et les parties latérales.

Un choix qui va sans doute dans le sens de l'épure, que vous privilégiez en général dans votre rapport à la scène?

Absolument. Je suis un adepte du «moins c'est plus»; je crois que moins on en montre, plus on en fait voir, et surtout, à l'opéra, plus on en fait entendre. C'est certainement quelque chose d'important que le théâtre parlé m'a apporté. À l'opéra, on voit trop souvent à mon goût des mises en scène qui cherchent à combler des vides, à illustrer tout ce qui peut être illustré pour qu'il se passe toujours quelque chose. Mon approche est très éloignée de cela: je n'ai pas du tout envie d'utiliser des toiles peintes et des costumes d'époque pour faire réaliste ou pour créer un effet pittoresque. Je fais le pari que non seulement on n'a pas besoin de ce décorum pour faire découvrir une œuvre oubliée, mais qu'au contraire, une épure scénographique est le meilleur moyen de faire entendre la force et la qualité de cette pièce, et de la prendre au sérieux. Ce qu'elle mérite bien.